

# NOTES FESTIVALIÈRES

## Annecy animation Maelström d'images classiques et "off-limits" (12-17 JUIN)

« Étonne-moi ! » répondit Diaghilev à Jean Cocteau qui lui proposait sa collaboration sur une œuvre. Ce désir d'être surpris, étonné, c'est celui de tout festivalier, surtout quand on se rend à Annecy, haut lieu de la célébration de l'image. Étonnement, ravissement, devant un film, un scénario, une technique nouvelle... Pour sa 41<sup>e</sup> édition, le festival le plus couru de France après Cannes, a bien tenu son rôle de maelström visuel, battant de nouveaux records d'affluence : la barre des 10 000 accrédités a été franchie. Pris d'assaut par les grands studios internationaux, le MIFA (Marché international du film d'animation) a dû être prolongé d'une journée afin de mieux faire se rencontrer recruteurs, financeurs, distributeurs et jeunes talents. Bref, tous les clignotants sont au vert.

À la pointe de la technique, les expériences de réalité virtuelle (qui créent une proximité troublante avec les personnages) ont séduit plus d'un visiteur plongé en immersion totale dans les univers graphiques les plus inattendus. C'est l'aspect expérimental de la manifestation, bien en accord avec la section off-limits (à la frontière des effets spéciaux) instaurée depuis l'arrivée du nouveau délégué artistique Marcel Jean.

À tous ces éléments expliquant un tel succès, il faut ajouter la jeunesse. L'ouverture du festival aux films de fin d'étude attire les étudiants du monde entier. Plus d'un tiers du public a vingt ans à peine. Ils sillonnent la ville, font le siège des salles, carnet de croquis en main, patientent des heures sous le soleil pour voir cinq minutes du nouveau Pixar ou obtenir un autographe de Guillermo del Toro. Dans la salle, ils se déchainent comme des potaches, mais un silence impressionnant règne dès que commence un film.

Que demander de plus quand l'ambiance est à ce point à la fête ? Peut-être une plus grande rigueur dans la sélection



*The Blissful Accidental Death*, de Sergiu Negulici

(trop de longs métrages, 10 en compétition dont au moins un n'avait rien à y faire, 14 hors compétition !). Et – pour les deux prix les plus convoités : Cristal du long et Cristal du court – des jurys plus étoffés ! Le nombre des sections ayant fortement augmenté, les jurys ne comptent que trois membres. Annecy se dit « le Cannes de l'animation ». Imagine-t-on le jury cannois réduit à trois personnalités ? Comme dit un certain adage « Quand on est trois, tu as intérêt à être du côté des deux ». Sinon, seul face à deux contradicteurs, le débat tourne court. On déplorera également le trop grand nombre de films sous-titrés uniquement en anglais.

Cette année, *Zombillénium*, d'Arthur de Pins et Alexis Ducord (sortie prévue en octobre), eut l'honneur de la cérémonie d'ouverture. Mais un magnifique film anglais (*Ethel & Ernest*, de Roger Mainwood, grand oublié du palmarès) aurait été un meilleur choix. L'auteur y adapte le roman illustré du dessinateur Raymond Briggs sur la vie de ses parents, un couple modeste qui traverse quatre décennies de l'histoire anglaise. C'est un peu *Hope and Glory*, dessiné de façon délicieuse, tendre et émouvante. Je partage l'enthousiasme de ma consœur

Eithne O'Neill qui brûle d'impatience de vous en parler dès qu'il sera distribué. Côté rétrospectives, la Chine était invitée d'honneur avec une importante délégation, de nombreux programmes courts, une exposition au château (voir page précédente), et un mini-incident diplomatique<sup>1</sup>.

Au palmarès : le Japon, surreprésenté, sort grand vainqueur de la catégorie longs métrages avec deux excellents films. Cristal du long à un feu d'artifice déjanté, ciblant surtout la jeunesse – pour qui *Mind Game*, précédent long de son auteur, Masaaki Yuasa, est culte depuis dix ans – *Lou et l'île aux sirènes*. Et, dans un tout autre genre, plus classique, Prix du jury au poignant *Dans un recoin de ce monde*, de Sunao Katabuchi (voir p. 50). La présence de Céline Sciamma au jury est pour beaucoup dans ce choix d'un film retraçant la destinée des femmes dans le Japon en pleine guerre (pour ces deux films, voir « De A à Z » dans ce numéro).

Côté court, le Cristal est allé à *Min Börda* de Niki Lindroth von Bahr (Suède), délirante « comédie musicale dépressive » en quatre épisodes sur les méfaits de la vie urbaine, avec poissons chantants en peignoirs de bain, et souris



L'Ogre de Laurène Braibant

en pâte à modeler. Tempête de rires dans la salle. Certains confrères évoquent Kaurismäki mais ma référence est plutôt Roy Andersson pour le côté dramatico-bouffon. Un excellent choix ! Mention du jury et Prix Canal+ à *L'Ogre* de Laurène Braibant (France). Un homme gigantesque entre dans un restaurant huppé, engloutit son repas (et même quelques convives) avant de tout régurgiter, grossissant jusqu'à s'asseoir sur la planète entière. Entre Rabelais, les Monty Python et *La Grande Bouffée*, un conte joliment pastel qui séduit par le contraste entre ses outrances et la délicatesse du traitement. Magnifique et prometteur !

Avec son titre qui dit tout, *Nothing Happens* de Michelle et Uri Kranot (France, Danemark), ne surprend ni nétonne. Face à nous, une foule se forme, s'étoffe peu à peu. Le temps passe, les visages restent de marbre, la foule grossit, se fige... puis se disperse. Qu'ont-ils vu ? Une exécution capitale ? Le spectateur ne saura rien, à lui de fantasmer. On peut évoquer le théâtre de l'absurde, du Ionesco ou du Beckett éventé. Le film a néanmoins reçu le prix André-Martin. Belle surprise que le Prix de la première œuvre, *The Blissful Accidental Death* de Sergiu Negulici (Roumanie). Preuve que l'ordinateur n'est plus qu'accessoire, il sert de « liant » en postproduction, mais, en amont, tout un travail manuel a été fait sur des papiers découpés, proches de l'origami. L'histoire : pour retrouver les origines d'une antique lettre d'amour, un

homme entre dans un train. De compartiment en compartiment, il remonte le temps et croise des artistes du siècle dernier. Insolite et visuellement superbe. Même fascination devant les images de *Orogenesis* de Boris Labbé, en compétition off-limits. On a déjà dit ici le bien qu'on pensait de ce chercheur qui navigue entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, auteur l'an passé d'un étonnant *Rhizome* (voir n° 655, p. 73). Il poursuit son voyage dans l'abstraction, prenant prétexte de la formation des montagnes et offre d'incroyables images de métamorphoses, sur un fond sonore inquiétant et envoûtant.

Mais la déception est grande face à *La Passion Van Gogh* de Dorota Kobiela

et Hugh Welchman, pourtant prix du public ! On connaît cette boutade sur un critique qui, ayant éreinté un spectacle s'entend dire : « Mais le public adore ! » et répond : « Il est bien le seul ! » Ce sera ma position sur cette enquête autour de la mort de Van Gogh, entièrement rotoscopée et redessinée « à la manière de ». Pour finir, coup de cœur absolu, prix Fipresci et mention au prix André-Martin pour *Negative Space* de Max Porter et Ru Kuwahata. Preuve qu'on peut signer un bijou de 5 minutes (inspiré d'une nouvelle de Ron Koertge) qui mêle drôlerie et profondeur. À la cérémonie de clôture, Georges Schwizgebel, artiste suisse au style inimitable, a été salué par un Cristal d'honneur pour l'ensemble de sa carrière. La projection de son *Roi des Aulnes* (dont la partition était jouée en direct sur scène par son fils Louis, pianiste de renom) fut le superbe point d'orgue du festival qui s'est clos par l'annonce du rendez-vous de 2018. On célébrera cette fois l'animation brésilienne. De nouveaux étonnements en perspective.

Bernard Génin

1. La veille du festival, le film *Have a Nice Day* de Liu Jian a été déprogrammé à la demande des autorités chinoises, puis de son producteur. Raison officielle : le mode de production trop artisanal du film (un polar dans lequel un homme commet un vol pour payer la chirurgie esthétique à sa femme) les officiels chinois préférant les œuvres qui témoignent de la puissance industrielle de leurs studios.



Ethel &amp; Ernest de Roger Mainwood

## Cinéma du réel 2017 Les temps du documentaire (24 MARS-2 AVRIL)

Dans *Tenir la distance*, Katharina Wartena filme le travail commun de Yann Dedet, monteur de *L'Économie du couple* (cf. n° 667, p. 32), et de Joachim Lafosse, son réalisateur. C'est le film d'une monteuse sur le montage. Le vertigineux montage. Au terme de la création cinématographique, mais au cœur de l'élaboration – le moment où « on refait le film ». Combinatoire exponentielle de l'ordonnement des séquences, des scènes, des plans, du choix des prises. Monter un film, figurez-vous, c'est un peu comme écrire un compte rendu de festival. Choisir d'évoquer une dizaine de films alors qu'on en a vu plus du double. Trouver une thématique. En parler dans un certain ordre plutôt que dans un autre. Avant que j'aie vu *Tenir la distance*, sachez, par exemple, que cet article commençait comme ça :

À force d'organiser des festivals documentaires pleins de mouvements sociaux menés sur toute la planète, ce qui devait arriver arriva. Un remake de *L'Arroseur arrosé*, sous la forme d'une grève des agents du Centre Pompidou, agents que l'on voulait faire passer d'un statut de contractuel à un statut de fonctionnaire (pourquoi pas ?) mais avec un salaire en baisse de 20 à 30 % – problème. Au quatrième des dix jours du Cinéma du réel, Beaubourg ferma. S'il rouvrit, ce fut bien plus tard, après que les agents eurent eu gain de cause. En attendant, le Forum des images, le cinéma Luminoir et le Centre Wallonie-Bruxelles (tous voisins les uns des autres, dans le même quartier parisien) s'étaient mis en quatre pour démultiplier les projections, notamment celles où il était prévu que les réalisateurs du monde entier dialoguent avec les spectateurs. Qu'ils ne soient pas venus pour rien.

Un début « en situation », non ? Et maintenant, j'annote sur ma liste des projections les films que j'ai le plus aimés, ou dont j'ai le plus envie de parler, et qui veulent bien s'accorder les uns avec les autres. Au début du festival, *Troisième Printemps* m'a étonné par son traitement autarcique du passé. Eh bien ! oui, tiens, le passé, comment filmer le passé ? L'opposer à filmer le présent ? C'est parti.

### Filmer le passé

Deux films illustrent des façons absolument opposées de filmer le passé. Le premier, *Troisième Printemps*, évoque l'expérience de la Pouponnière d'Antony, un lieu d'accueil pour les orphelins, fermé en 2000, où le soin psychique prodigué aux enfants était considéré à l'égal du reste de la prise en charge. Le réalisateur Arnaud de Mezamat effectue le choix radical de ne monter que les images qu'il avait tournées en ce lieu (aujourd'hui détruit) durant l'année 1999. Il les accompagne parfois de la lecture de textes théoriques quelque peu pâteux. Aucun témoignage contemporain de ces enfants devenus adultes ou des soignants ayant exercé à la Pouponnière. L'expérience d'il y a dix-sept ans est figée, idéalisée, exemplarisée, indépassable, jamais questionnée. Et rien, dans le film, ne la fait vivre au présent. C'est une démarche inverse qui sous-tend *Undo*, de l'Iranien Majed Neisi. Pour évoquer, trente-sept ans après les faits, la destruction de la ville frontalière de Khorramshahr durant la guerre Iran-Irak, le cinéaste convoque deux témoins – l'un, iranien ; l'autre, irakien – qui vont dialoguer au milieu des ruines sans que ne soit montrée la moindre archive. Cette fois-ci, c'est le présent qui contient et évoque le passé.

*No Intenso Agora*, du Brésilien João Moreira Salles, donne, lui, dans la demi-mesure. Le cinéaste conçoit ce film, presque exclusivement consacré à Mai 68 (même si le Printemps de Prague et la Révolution culturelle chinoise sont également présents), comme si l'événement avait eu lieu il y a une quinzaine d'années. Le référent cinématographique ultime de *No Intenso Agora* est en effet le documentaire de Romain Goupil *Mourir à 30 ans*, qui date de 1982. Dans l'analyse des faits historiques, le cinéaste se refuse donc à convoquer les vingt-cinq années supplémentaires qui se sont ensuivies de 1982 à aujourd'hui (celles qui virent la résistible ascension du néolibéralisme) pour comprendre comment Mai 68 fut la matrice de révolutions sociétales d'envergure, mais contribua aussi à l'exaltation du narcissisme et de la société de marché. On voit Daniel Cohn-Bendit élaborer, dès juin 1968, son propre marketing dans *Paris-Match*. Quant à la classe ouvrière, le film se contente de l'antienne consistant à dénoncer son rôle « contre-révolutionnaire ».



Tenir la distance de Katharina Wartena

Dans ce registre de l'exploration du passé, un autre film brésilien s'avère très pédagogique. Il s'agit de *Martírio*, de Vincent Carelli, Tita et Ernesto de Carvalho, qui mêle Histoire et actualité récente pour montrer comment les riches propriétaires se sont emparés des territoires ancestraux des indiens Guarani-Kaiowá, tandis que ceux-ci étaient peu à peu parqués dans des réserves, coupés de leur culture, et qu'on assassinait ceux de leurs leaders qui résistaient un tant soit peu. *Luz Obscura*, de la réalisatrice portugaise Susana de Sousa Dias, effectue également un retour sur l'Histoire, mais dans un registre intimiste, à partir de la lecture de témoignages des enfants d'un militant communiste assassiné sous le régime de Salazar. Alors que de ce père ne subsistent que les photos archivées par la police politique, *Luz Obscura* est un film où se perçoivent aussi le poids et l'héritage des secrets familiaux.

### Filmer le présent

S'il paraît plus simple de filmer le présent que le passé, il est beaucoup plus compliqué, souvent, d'effectuer le montage du film, de trier, d'entre les heures et les heures de rushes, les séquences qui vont pouvoir prendre corps. S'il hésite, le cinéaste a toujours à sa disposition la solution poétique. Cela donne *Viaggio a Montevideo* (tourné dans le Val-d'Aoste), de l'Italien Giovanni Cioni, caméra portée dans les montagnes, entre fleurs et rochers – le plus beau du film. Ou les grands-angles de *Postcards from the Verge*, de l'Allemand Sebastian Mez, accompagnés d'une bande sonore hallucinée, et filmés autour du « Mur » de séparation israélo-palestinien.

Bien entendu, l'autre option est le bain du cinéaste au milieu des protagonistes et de la situation que l'on veut cerner. *Des bobines et des hommes* : les confidences, à la cinéaste Charlotte Pouch, des employés de l'usine textile Bel Maille, en butte à



*The Gaze of the Sea* de José Alvarez

un patron voyou (l'usine même où venait de s'achever le tournage de *La Fille du patron*, fiction d'Olivier Loustau qui raconte une histoire similaire). Recherche aléatoire de repreneurs, couloirs vides, communication lisse et mensongère. Le commun de la désindustrialisation.

Ou bien Marie Ka qui, caméra portée, suit le petit Antoine et son père, divorcé, lequel récupère son gamin pour des week-ends à la campagne. *La Plume du peintre* commence dans la neige, dans un milieu rural d'habitude méprisé, celui des chasseurs, que le père fait découvrir à son fils. Le film est sérieux dans sa cocasserie, avec ce statut spécial de la cinéaste, insérée des années durant au sein de cette famille.

Le mariage des deux approches – la poésie et le réalisme –, c'est *115 DB* de Lucile Chaufour. L'immersion dans le milieu de courses moto, mais aussi le classicisme de l'unité de temps, de lieu et d'action, en l'occurrence un Grand Prix à Spa (Belgique). Des équipes, des équipiers, des mécaniciens, le départ à l'ancienne (les motards traversent la route en courant pour aller chevaucher leurs engins), tout un monde de fans, de speakers et d'enfants ébahis. Cela cohabite avec un aspect formel extrêmement travaillé. Imbriqués dans des séquences proches du reportage, les plans d'ensemble du circuit sont extraordinairement composés. Beauté d'une courbe, d'un virage, beauté d'une mécanique humaine soudain enrobée dans la verdure.

Éric Derobert

## Nyon 2017

### Visions du réel

(21-29 AVRIL 2017)

Impossible d'évoquer cette édition de Visions du réel sans rendre hommage à Luciano Barisone dont ce fut la dernière année en tant que directeur

artistique. Il a occupé cette fonction pendant sept années et nul doute que c'est en partie grâce à sa personnalité et son travail que le festival est devenu ce lieu absolument unique et privilégié où s'invente une nouvelle manière de filmer le monde. À titre personnel, je dois à Luciano de m'avoir fait connaître son festival, de m'y avoir invité, de m'y avoir guidé et de m'avoir permis de découvrir ce que la création documentaire propose aujourd'hui de plus audacieux, de plus innovateur, de plus poétique.

La programmation de Visions du réel présente, chaque année, une sélection de documentaires qui s'affranchissent des règles traditionnelles du genre afin d'inventer une nouvelle façon de faire du cinéma. Mêlant des éléments empruntés au documentaire (l'observation de situations réelles, l'utilisation d'archives) et à la fiction (certaines techniques de narration et de caractérisation des personnages), ces films nous offrent une manière poétique – tout en restant engagée politiquement – de regarder le monde actuel. Privés de la rassurante distance objective et neutre de nombre de documentaires, nous partageons des situations, nous embarquons avec des personnages pour un voyage poétique et sensitif à travers diverses régions de la planète. D'abord, nous sommes allés en Chine, auprès de jeunes écorchés vifs aux prises avec une société capitaliste en mutation rapide (*Taming the Horse* de Xun Ma) : ils nous ont furieusement rappelé certains personnages de Jia Zhang-ke (ceux de *Plaisirs inconnus* en particulier). Nous avons ensuite fait route vers la côte Est des États-Unis, à la découverte de la classe ouvrière américaine, écrasée par les effets dévastateurs de l'ultralibéralisme (*I Pay for Your Story* de Lech Kowalski). Puis nous avons déambulé à Beyrouth, avec des ouvriers du bâtiment syriens privés des droits de l'homme et du travailleur les plus élémentaires. À partir de leurs

gestes, de leurs regards et de leurs témoignages, Ziad Khaloum propose un poignant essai sur la vie en exil (*Taste of Cement*, Sesterce d'or du meilleur long métrage). Enfin, nous avons marché à côté des habitants de Messine où, après l'élection d'un maire bouddhiste, hommes et femmes construisent une nouvelle manière de vivre ensemble et de faire de la politique (*Upwelling* de Silvia Jop et Pietro Pasquetti, prix du long métrage le plus innovant). Il faut avouer que l'auteur de ces lignes a été d'autant plus sensible à ce dernier film qu'il le découvrait une petite heure après avoir appris les résultats du premier tour de l'élection présidentielle française...

Mais, parmi la pléthore des beaux films présentés cette année, deux ont particulièrement retenu mon attention. *The Gaze of the Sea* de José Alvarez, tout d'abord. L'action se déroule à Tuxpan, un petit port du golfe du Mexique où, quelques années avant que ne débute l'histoire du film, un bateau de pêcheur a sombré pendant une violente tempête. Une ancienne prostituée et un vieux pêcheur imaginent un voyage en mer pour faire le deuil des disparus. À cette fin, ils collectent dans une boîte magique des objets et des messages que les proches des défunts veulent leur faire parvenir. Ce documentaire propose une bouleversante méditation sur la mort et sur l'étrange voyage que constitue notre passage sur terre. Grâce à un découpage mettant en valeur les gestes et les objets, grâce aussi à une grande sensibilité aux jeux de lumière, *The Gaze of the Sea* rappelle parfois la poésie écorchée et cosmique du cinéma de Malick.

Le deuxième film à nous avoir particulièrement intéressé s'intitule *All That Passes By Through a Window That Doesn't Open* (Martin DiCicco, Sesterce d'argent du meilleur premier film). Ce documentaire suit des ouvriers travaillant à la construction d'une ligne de chemin de fer dans la région du Caucase. C'est la poésie des hommes au travail qui nous a touché ici. Le cinéaste observe avec tendresse leurs moments de complicité comme leurs instants de solitude. Leur révolte contre la situation politique et économique comme leur résignation... Terminons en souhaitant bonne chance à Émilie Bujès qui assurera à l'avenir la direction artistique du festival !

Jean-Christophe Ferrari